

## L'impossible insouciance

«Yvonne, peux-tu m'aider à plier ce drap s'il-te-plaît ?»

Sa voix cassée me tire de ma lecture et mon regard se pose sur sa mine soucieuse. Je lui offre un sourire attendri qui se veut rassurant et me lève du banc en fer forgé où je pose alors mon livre. Je relève les yeux vers son visage, il s'est un peu détendu, même si je vois encore l'ombre d'une ride inquiète entre ses sourcils bruns. Une ombre qui ne l'a pas quittée l'ouverture d'un courrier du ministère des armées reçu dans la boîte aux lettres avant-hier. Elle l'avait ouverte les mains tremblantes et le souffle agité. Sa respiration s'était coupée à la lecture de la lettre, laissant planer un silence, qui fut brisé par le bruit du coupe-papier contre le carrelage de la cuisine et du son de deux sanglots étouffés dans sa poitrine. Suzanne avait alors levé la main pour se couvrir la bouche, espérant sûrement étouffer l'indicible sentiment qui l'envahissait. Elle s'était reculée avant de heurter le mur de son dos, comme si s'éloigner physiquement de cette lettre lui aurait fait prendre du recul sur son contenu. A ce moment-là je m'étais levée pour la prendre dans mes bras mais le frôlement vif de son épaule contre la mienne alors qu'elle se précipitait à l'étage, ses pas lourds sur les marches en bois et le bruit de la porte de la salle de bain, fermée avec force, m'en avaient dissuadée. Et depuis, sa voix d'ordinaire rauque et assurée, n'est plus qu'une frêle onde cassée quand elle me parle. Je l'interrogeai timidement sur ce qui était écrit dans cette lettre, car il ne m'appartenait pas de la lire alors qu'elle lui était destinée, mais elle avait fondu en larmes avant même que je ne finisse ma phrase.

Cela concerne forcément Ferdinand, son mari. Comme presque tous les autres hommes de notre quartier il a dû être tué par je ne sais laquelle de ces affreuses inventions chimiques ou machines démoniaques apportées par cette nouvelle guerre. Presque trois ans qu'elle dure et qu'au moins deux fois par mois des avis de décès arrachent officiellement un fils, un frère, un père ou un mari à une femme. Guerre violente, totale et mondiale. Il faut croire que l'homme n'est jamais aussi imaginaire et doué que quand il s'agit d'ôter douloureusement la vie de son prochain, surtout s'il porte un casque à pointe.

Suzanne et moi travaillons quai de Javel, donc je commence à connaître les obus : l'usine en sort des milliers chaque jour. Même si nos contremaîtres refusent de nous parler des dégâts qu'ils causent, j'ai lu des tracts de pacifistes clandestins au front, qui font remonter ce qu'ils y voient jusqu'à Paris. Ce qu'ils racontent me donne encore des sueurs la nuit...

Mais parfois j'aimerais que ce qu'ils décrivent soit arrivé à Ferdinand. Je suis allée me confesser ces deux derniers jours pour avoir pensé cela, mais je n'arrive toujours pas à me l'enlever de la tête : il le mériterait.

Suzanne et moi nous connaissons depuis des années et sommes les plus proches des amies. Elle avait toujours été la personne la plus joyeuse que je connaissais, entendre son rire franc et profond, répondre à l'une de mes plaisanteries me gonflait le cœur de joie comme peu d'autres choses le pouvaient. J'aimais déceler le moment précis où son sourire allait illuminer ses yeux et irradier de bonheur le reste de son visage. Et en voyant cela, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle était profondément belle. Probablement la plus belle des femmes sur terre. Cette

réalisation, cet élan d'admiration pour Suzanne étaient invariablement suivis d'une chaleur qui se répandait du centre de mes joues jusqu'à la pointe de mes oreilles. Cette teinte rouge qui lui sautait aux yeux étirait encore davantage son sourire, lui creusant deux profondes fossettes dans les joues. Une sorte de double sourire. Un jour, nous avions, alors dix-sept ans, après un fou rire et tandis que mon visage devenait cramoisi, ses lèvres ne s'étaient pas étirées dans un large sourire. Non. Ses lèvres s'étaient posées sur les miennes. Une timide pression qui ne dura que quelques secondes mais qui changea nos vies. Je me rappelle avoir pensé à Anna Karénine : je saisisais enfin le tourbillon de sentiments qui couraient à travers les pages que j'avais eu tant de bonheur à lire l'été précédent, allongée dans l'herbe à l'ombre du saule pleureur de ma grand-mère à Argenteuil. Tous nos moments partagés après ce jour furent empreints d'admiration mutuelle, de baisers échangés entre deux portes ou derrière l'arbre au fond de son jardin, mais surtout d'une inconscience déraisonnée.

Le jour qui brisa l'écrin fragile dans lequel s'était développé notre amour arriva deux ans plus tard. Ce fut le dimanche où les parents de Suzanne invitèrent Ferdinand afin qu'elle le rencontre. Il était apprenti notaire dans le cabinet du père de Suzanne, jeune homme de province, avec lettre de recommandation et bien sous tous rapports : il avait supporté la charge familiale lors du décès de son père et était en train de connaître une grande et méritée ascension sociale. Je me souviens du moment où le jeune premier à la moustache élégamment taillée pour l'occasion avait posé sa chaussure, fraîchement cirée avec soin, sur le parquet du salon dans lequel Suzanne et moi (elle avait insisté durement pour que je reste) étions déjà installées. Son destin, de même que le mien, furent dès lors scellés. Les noces allaient être célébrées avec ou sans l'accord de Suzanne : son père ne pouvait manquer la merveilleuse et inespérée occasion de voir son cabinet rester dans sa famille et être relégué à sa descendance. Un samedi de novembre, alors que les cloches célébraient l'union matrimoniale, c'est un tocsin qui résonnait douloureusement dans ma tête ainsi que dans celle de Suzanne.

Dès qu'elle fut mariée Suzanne s'assombrit : elle avait perdu sa joie de vivre sous les coups de cet homme. Dans les rares moments de tendresse que nous pouvions partager je passais délicatement, du bout de mes doigts, les marbrures qui recouvraient sa peau hâlée. Marques tantôt jaunes, bleues ou violacées et parfois noires, les jours où Ferdinand avait particulièrement abusé du flacon. Elle me racontait en pleurant comment, après avoir trop bu, ses traits en colère se déformaient et injectaient ses yeux furibonds de sang ; comment les insultes, qui semblaient être poussées des tréfonds de sa personne vers sa bouche, sifflaient entre ses dents grises de vin, avant de lui être déversées au visage dans un flot continu et infatigable. Plus les larmes de Suzanne mouillaient mon cou, plus ma haine grandissait pour cet homme, qui me l'avait volée et était en train de l'abîmer.

L'appel de l'État déclarant la guerre fut un terrible bouleversement mais une vague de soulagement m'avait traversée à l'annonce des classes mobilisées : 1906, c'était la classe de Ferdinand. Il allait partir. Nous pourrions alors nous retrouver sans le craindre.

Suzanne, de retour de la gare après qu'il soit parti pour le front, avait retrouvé le sourire franc et sincèrement heureux que je ne lui avais plus vu depuis cinq années, depuis ce jour de novembre à l'église. Elle m'avait alors embrassée au milieu de son

salon. Pas derrière une armoire, pas dans l'obscurité du cellier, pas derrière la porte fermée à clé de la salle de bain. Non. Au milieu du salon. Le lendemain je libérai ma chambre rue des Dames et m'installai chez Suzanne. Une nouvelle bulle d'insouciance heureuse, paradoxale au temps de guerre, nous entourait de nouveau.

«Je monte me coucher, me glisse Suzanne avec son air mélancolique alors qu'elle m'embrasse chastement la joue.

-Je range la soupière et te rejoins», c'est un sourire fatigué qui me répond.

Je pousse la porte de notre chambre, même si la bougie près de Suzanne n'est pas allumée je distingue sa silhouette assise éclairée par le clair de lune : elle ne dort pas.

Ses yeux brillent dans l'obscurité. Elle fixe un point lointain sur le drap.

«Je n'arriverai pas à te le dire de vive voix», sa voix est de nouveau rauque et profonde mais aussi chargée d'une lourdeur profonde qui me serre le cœur.

Elle me tend un bout de papier, je ne comprends pas tout de suite ce qu'elle veut, elle insiste en allongeant davantage son bras. Je le saisi alors, le déplie en tremblant et mes yeux tombent sur les deux mots qu'elle a écrit : «*Il revient*».

**Lola Charnay**